

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1908)

Heft: 122

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : le sergent de ville

Autor: Balley, Berthe

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

L'hygiène en famille

Cet article est un peu destiné aux mamans. La maman n'est elle pas le premier chirurgien de la famille ! C'est à elle que viennent dès qu'un accident se produit les enfants et parfois le père lui-même.

De ses connaissances chirurgicales dépend souvent la santé et quelquefois la vie même des siens. C'est que la moindre plaie est une porte ouverte par où s'introduisent dans notre organisme tout les ennemis qui nous entourent, ces terribles microbes qui, avant Pasteur, emportaient dans les hôpitaux quelquefois 40, 50 et même jusqu'à 70 pour 100 des malheureux opérés.

Les microbes sont des végétaux inférieurs, sortes de champignons extrêmement petits qui se multiplient avec une rapidité inimaginable. Ils se présentent sous deux formes, celle de points (*microcoques*) et celle de bâtonnets (*bacilles*), et se trouvent partout, dans l'eau, dans l'air, dans le corps humain. Ils ne sont pas tous mauvais, il y en a même de bons. Mais on va voir qu'il est nécessaire de se défendre contre ceux qui sont nuisibles.

Pour nous en tenir à notre sujet, voici ce qui se passe dans le cas d'une blessure quelconque : dès que la peau est entamée, ne serait-ce qu'une petite égratignure ou la plus légère piqûre, des microbes de forme ronde — des *microcoques* — entrent dans l'organisme : celui-ci réagit, et une inflammation se produit tout autour ; puis la suppuration commence et continue jusqu'à ce que les microbes soient expulsés ; c'est alors

que la guérison a lieu. De ce fait se déduit la méthode rationnelle de soigner les plaies. Il faut détruire les microbes, s'il y en a, et fermer le passage. La nature fera le reste.

La personne qui fait le traitement doit être parfaitement propre. Avant de toucher la plaie, elle devra se laver les mains avec du savon et bien brosser ses ongles. On conseille même de dégraisser les mains avec de l'alcool et de les désinfecter avec du sublimé au millième. Passer à la flamme les instruments dont on peut avoir à se servir ou les faire bouillir pendant dix minutes dans de l'eau additionnée de carbonate de soude et les plonger dans de l'eau phéniquée.

Laver la plaie avec des solutions antiséptiques, eau phéniquée ou boriquée tiède ; enlever toutes les souillures, les corps étrangers, s'il y en a ; tamponner pour arrêter le sang. Fermer la plaie, si c'est nécessaire, rapprocher les deux lèvres et les maintenir en place avec un taffetas d'Angleterre humecté dans l'eau phéniquée. Enfin, couvrir avec de l'ouate hydrophile antiséptique et maintenir avec des bandes.

Il ne faut vérifier l'état de la plaie qu'une fois par jour ou tous les deux jours.

En prévision d'accident, il est utile d'avoir à sa disposition de la charpie que l'on emploie pour les pansements et qui se fait avec les vieux linges de toile de chanvre ou de lin hors d'usage, tels que draps, serviettes, tabliers, mouchoirs, chemises, torchons, etc., que l'on coupe en carrés de différentes grandeurs et que l'on effloche en retirant les fils brin par brin.

Autant que possible, ne jamais placer la charpie à nu sur une plaie, mais interposer entre elle un linge ou de la gaze antiséptique.

Près de la table de travail où les enfants avaient laissé pèle-mêle lessolards de plomb, les rangea dans la boîte, puis, ses yeux errant autour de la chambre, s'arrêtèrent sur une photographie représentant des jeunes gens appuyés l'un sur l'autre.

— Pas robuste, mon Pierre, pensa-t-elle tout haut, auprès de son frère !... Qu'est-il devenu, ce malheureux Jacques ? On nous a dit qu'il avait mal tourné. Cela se pourrait. Il avait un caractère faible et aimait trop le plaisir.

Et la pensée de Jeanne se reporta dix ans plus tôt, alors qu'elle était jeune fille, gracieuse et jolie avec son teint frais, ses traits chiffronnés, ses dents blanches et ses cheveux blonds.

De petite taille, Jeannette, comme on l'appelait dans son quartier où on l'avait vu grandir, faisait bien des caprices. Mais elle était une fille sage. Sa bonne conduite

sée, afin d'éviter que les brins de charpie, en se collant dans les anfractuosités de la plaie, ne l'irritent et n'en rendent le nettoyage plus difficile. On se sert de la charpie dans le cas où l'on ne peut absolument pas se procurer de l'ouate ou de la gaze.

Il faut aussi faire provision d'ouate, qui est beaucoup employée en chirurgie. Par sa souplesse, sa finesse, sa propreté et la facilité avec laquelle on peut se la procurer, l'ouate remplace la charpie dans les pansements. L'ouate hydrophile est la plus généralement employée. On peut la faire soi-même.

On l'obtient en faisant bouillir pendant une heure et demie de l'ouate ordinaire dans une solution de soude à 25 ou 30 pour cent, on l'y laisse macérer pendant une heure, on la lave ensuite à grande eau, puis on la fait sécher et on la carder. On a ainsi une ouate hydrophile aseptique, blanche, soyeuse, légère, qui se laisse imbiber très facilement par tous les liquides, alcool, huile, eau phéniquée, eau boriquée, solution de sublimé, par le sang, le pus, la sérosité.

Si on l'applique sur la plaie, elle doit être imbibée de liquide antiséptique ou aseptique, afin d'éviter sa dessication par les sécrétions coagulées de cette plaie. Dans ce cas, il vaut mieux interposer entre elle et la plaie une gaze légère pour empêcher l'adhérence de ses fils sur les bourgeons charnus.

Selons l'avis de plusieurs docteurs, lorsqu'on applique de l'ouate directement sur la plaie, on doit toujours rejeter une légère épaisseur de la couche, qui a été en contact avec l'air et contient des microbes. La gaze peut, comme l'ouate, être phéniquée, boriquée, salolée, iodiformée. Elle s'imprègne très facilement

étaient connue, appréciée, elle soutenait par son travail une mère infirme. C'est alors que les deux frères, habitant son quartier, l'avaient aimée et demandée en mariage.

Elle avait donné la préférence à Pierre. Quoique plus jeune que Jacques de deux années, il montrait un caractère sérieux et doux, une nature droite et prête à tous les dévouements. Sa physionomie reflétait son âme, et son visage aux traits réguliers, au teint mat, ses cheveux noirs et sa moustache fine avaient tout de suite conquis le cœur de la jeune fille.

Jacques, au contraire, blond et coloré, quoique pas méchant au fond, avait quelque chose de brutal dans la parole et dans les manières. Il aurait pu gagner largement sa vie avec son état de mécanicien, mais n'aimant que faire la fête, il se laissait entraîner sans cesse et n'offrait aucune sécurité pour l'avenir.

Feuilleton du Pays du dimanche 2

Le Sergent de ville

par Berthe Balley

Les deux enfants sortis, Jeanne, à son tour, regarda l'heure. Son mari était en retard, mais cela n'avait rien de surprenant en ce jour où avait lieu l'enterrement de celui qui avait préparé l'alliance franco-russe et dont la mort tragique, regrettée de tous, restera à jamais dans le souvenir. La police avait fort à faire en de telles journées, et Jeanne, qu'un travail pressé de couture — car elle était couturière — avait retenue à la maison, plaignait en son cœur son brave homme de mari dont le service avait dû être fatigant et pénible.

Elle entra dans la seconde pièce, s'assit

de toutes les solutions antiseptiques et remplace l'ouate dans les pansements simples et directs des plaies. La gaze amidonnée, roulée autour d'un bras ou d'une jambe, permet de faire un petit appareil qui durcit en séchant. La toile, plus résistante que la gaze, est employée sous forme de bandes et de compresses.

Si les bandes de gaze ou de toile servent à fixer les pièces de pansement, les bandes de flanelle sont spécialement destinées à produire une compression douce et uniforme et à maintenir une certaine chaleur. Il est à recommander aussi de se munir de taffetas gommé, de taffetas d'Angleterre.



L'oncle Nazaire

(Suite et fin.)

Et, moitié chagrine, moitié souriante à la pensée qu'on allait la détruire et la perspective de la belle flamme claire et joyeuse qui égayerait le pauvre logis, elle voulut, malgré le mauvais temps, suivre son mari sur la plage afin de rapporter tout de suite la première brassée de bois en attendant qu'il terminât sa besogne.

Oh ! elle ne serait pas longue cette besogne ; quelques bons coups de hache de ci, de là, et ce serait tout.

Tiennette prit sa cape, Pascal emporta ses instruments, et tous deux se dirigèrent vers le coin de la plage où la barque restait amarrée. Ils ne se parlèrent plus, le vent à peine coupait la respiration et leurs cœurs battaient fort comme s'ils allaient commettre une mauvaise action.

Ceux du pays avaient bien raison en disant qu'ils seraient misérables !

Et pourtant, Pascal ne regrettait pas d'avoir épousé Tiennette dont il restait aussi épris qu'au premier jour de leur mariage.

IV

Pan !... pan !... pan !...

De ses bras nerveux et robustes Pascal lève et abaisse la hache sur la barque qui se brise avec une sorte de gémissement.

Pan !... pan !...

Tiennette, assise sur un galet, ses bras croisés sur sa poitrine, non pour se préserver du froid, mais pour comprimer les palpitations de son cœur, le regarde et écoute...

Chaque coup de hache qui s'abat sur la barque rongée par l'eau de mer, résonne dans sa poitrine et des larmes lui montent aux yeux.

Au retour de son service militaire, Pierre, ayant obtenu au régiment les meilleures notes, recommandé par un de ses chefs, obtint sans trop de difficultés l'emploi de sergent de ville, lequel, joint au travail de Jeanne, devait leur permettre de s'épouser.

Le jour du mariage, Jacques, dont les sentiments pour sa jeune voisine étaient plus profonds qu'on ne l'aurait cru, demeura sombre, taciturne, regardant son frère d'un œil jaloux, haineux. Quant à Jeanne, il évita de porter sur elle son regard, et comme, au moment de partir, elle lui tendait la main, il ne la prit pas, se tourna, puis, se rapprochant d'elle soudain :

— Adieu, dit-il, adieu. Ni vous ni Pierre ne me reverrez jamais.

Il s'éloigna, la laissant consternée, interdite et troublée. Le lendemain, il était parti. On ne l'avait jamais revu.

— Maman ! maman ! voici papa ! s'exclama

Sans doute elle ne pouvait p'us servir, elle était usée, noircie, finie, la pauvre barque, mais que de souvenirs elle lui rappelait !

Le vieux Nazaire l'avait déjà quand il la recueillit, mais elle était neuve alors, coquette et pimpante, et elle pense à sa joie, à son enthousiasme, quand elle fit avec elle sa première promenade sur l'eau.

Elle la voit encore flotter quand l'oncle partait seul, chargé de ses filets, et aller loin, se perdre là-bas, à l'horizon bleu, si petite, si légère que sa voile ressemblait à une aile de mouette éclairant les vagues.

Le matelot y tenait, il avait pour elle un attachement particulier, c'était l'œuvre de ses mains et jamais il ne serait monté dans une autre barque quand il partait à la pêche.

Et puis encore, Tiennette ne lui devait-elle pas de la reconnaissance ? Ne l'avait-elle pas aidé à vivre pendant quelque temps après la mort de Nazaire ?

Il me semble, dit elle à Pascal que ne troublaient pas les mêmes sentiments, il me semble que tu frappes une amie !

Il la regarda, abandonna sa hache un instant et voyant qu'elle pleurait, s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Comme j'aurais voulu l'épargner ce chagrin ! murmura-t-il, mais hélas nous sommes si pauvres...

Il revint à son travail, et pour en finir plus vite, frappa des deux bras à la fois.

Soudain, sous le coup plus vigoureusement lancé, le bois vola en éclat ; le bois et autre chose aussi qui grinça sous la hache et aussitôt un flot de... pièces d'or, s'échappa, roula et s'éparpilla sur la plage.

— Tiennette ! Tiennette ! s'écria le jeune homme, qu'est-ce que cela signifie ? Viens voir !

Elle accourut, se baissa, ramassa une poignée de pièces et, tous deux se croyant le jouet d'un rêve, restèrent là muets et immobiles avec de l'or plein leurs mains !

Pascal, le premier, revint à lui.

— Nous ne rêvons pas Tiennette, lui dit-il, regarde comme c'est doux et brillant ! Comme cela sonne joyeusement !

Mais enfin répliqua-t-elle stupéfaite, d'où cela sort il ?

Qu'en sais je ? J'ai frappé au hasard sur le coffre, sur le banc que voici.

— Oh ! Comme il y en a ! Comme il y en a !

Elle s'était agenouillée et ramassait en tas ces jolies pièces sonores, tandis que Pascal, soulevant chaque morceau de bois,

mèrent les enfants, qui, ayant monté trop vite les cinq étages, arrivaient tout essoufflés.

La mère quitta sa chaise en toute hâte, se reprochant sa rêverie, et, gagnant vivement son étroite cuisine, en sortit bientôt, tenant à deux mains la soupière dans laquelle fumait la soupe bouillante. Elle la déposa sur la table au moment où son mari entrait.

Le sergent de ville avait la tête basse et semblait plus pâle qu'à l'ordinaire. Quand il releva la tête et la regarda, Jeanne fut frappée de l'altération de son visage, mais, comme s'il eût voulu prévenir toute question, il s'efforça de sourire, embrassa sa femme, dont les yeux inquiets se fixaient sur les siens, et, montrant la table autour de laquelle les enfants impatients étaient déjà installés, il dit :

— Mangeons.

cherchait d'où elles venaient de s'échapper.

— J'ai trouvé ! cria-t-il tout à coup. Et il apporta à Tiennette la moitié du petit banc sur lequel on s'asseyaient dans le bateau et qui, formé de deux planches juxtaposées et solidement clouées, cachaient entre elles une sorte de boîte en fer blanc, longue et plate dans laquelle restaient encore quelques pièces et des billets de banque parfaitement intacts.

Paul et Tiennette, ahuris, les yeux dilatés, palpaient l'or avec un frémissement de tout leur être et, moins d'une heure après, quand ils retournèrent au logis, ceux qui les rencontrèrent se demandèrent s'ils n'étaient pas devenus subitement fous, à les voir courir comme ils le faisaient, avec des airs si étranges.

V

Le soir même, sans plus tarder, le matelot rendit visite au notaire de Presselles et lui fit part de sa trouvaille, mais le tabellion parut moins étonné qu'il aurait cru et il demanda simplement à combien s'élevait la somme.

— A douze mille francs, tant en billets qu'en écus, répondit-il.

Comment expliquer cela ? N'était-ce point un miracle ?

Un miracle ? Allons donc ! De ce que Nazaire n'avait jamais dépensé un sou mal à propos, cela ne prouvait pas qu'il fut misérable et le notaire se souvenait bien qu'un jour, peu de temps après avoir recueilli Tiennette, il était venu le trouver pour le consulter sur le placement d'une dizaine de mille francs environ, mais il s'était ravisé et tout le monde le croyait pauvre, tandis que le vieil Arpagon cachait son argent dans la barque qu'il construisait lui-même vers cette époque.

Bizarre idée cela, il ne fallait pas en disconvenir, mais enfin ce coffre-fort ambulant valait peut-être autant que le flanc d'un fauteuil ou la paillasse d'un lit, puisqu'il passait moins de temps chez lui que dans son bateau.

Et puis c'était son idée, quoi !

Huit jours après, Pascal conviait à un grand repas tous ses camarades les matelots, et ce fut une fière noce dont on se souvint encore à Presselles.

Depuis cette époque déjà lointaine, leur petite fortune a prospéré ; comme Tiennette s'entendait bien au ménage, comme Pascal travaillait toujours avec vaillantise, le matelot est devenu patron d'un beau bâtiment de pêche appelé l'*Oncle Nazaire*, en souvenir du vieux bâtonnage.

— Ça s'est bien passé, papa ? interrogea le petit garçon.

— Mais oui, très bien.

— C'était beau ? dit Henriette.

— Très beau.

— Il devait y en avoir du monde ! fit la femme. Tu n'as fait aucune arrestation ?

— Aucune, répondit l'homme dont le front se rembrunit de nouveau.

Henri et sa sœur causaient entre eux.

— Tu as quelque chose, dit tout bas Jeanne à son mari, une contrariété, un ennui.

— Je te le dirai plus tard.

Il jeta un coup d'œil aux enfants.

Elle comprit.

Jeanne et son mari achevèrent leur repas en silence.

— Allons, mes mignons, dit la mère quand le dîner fut terminé, voilà bientôt neuf heures, il est temps de vous mettre au lit.

(A suivre.)